

PAROLE DE GOUROU

Comment Irène a vécu l'enfer
en attendant l'Apocalypse



Rien ne ressemble davantage au « parler gourou » d'une secte, que celui d'une autre secte. Débutant invariablement par le « love bombing » ou « bombardement d'amour », il vise à séduire le futur adepte sans l'effaroucher, à réparer et nourrir son narcissisme : « Ce n'est pas un hasard » s'il a été choisi, car il est un « élu » et se voit confier la mission de créer un monde « plus pur ».

Au fil des jours, la mise en confiance se transforme en « allégeance inconditionnelle ». Tout ce qui est extérieur est rejeté et l'adepte ne peut, sous peine de trahison, mettre en doute la doctrine délirante de son « Maître spirituel ». Son sentiment de culpabilité est tel qu'il s'auto-censure et s'interdit tout retour à une vision rationnelle et ancienne du monde.

Une fois le disciple bien accroché, une fois établie la relation de toute puissance du gourou sur les autres, celui-ci va laisser libre cours à ses perversions, comme en témoigne le récit d'Irène.

« Je lui ai d'abord trouvé un air de maquereau avec sa belle gueule, sa chaîne et sa bague en or ! » Irène L. aurait été inspirée de se fier à sa première impression, plutôt qu'au bagout d'un gourou dont elle allait être l'esclave pendant 30 ans.

Dans l'élégant lotissement qu'elle occupe aujourd'hui, en plein cœur de l'Hérault, elle raconte - « pour tourner définitivement la page sur cet enfermement psychique » - l'insidieuse et progressive emprise de son prédateur.

« C'était au milieu des années 70. J'avais 19 ans et traînais derrière moi une adolescence truffée de drames intra-familiaux, de surpoids, d'hypocondrie, d'extrême solitude. »

« Bref, je traînais tout court. Je

n'avais même pas envie de vivre ».

Mais Robert S., 36 ans à l'époque, était, sous sa frime insolente, suffisamment roué pour percevoir le mal-être de cette jeune fille, rencontrée dans une librairie ésotérique de Nice, où elle venait voir son oncle, propriétaire des lieux.

RÉVÉLATION ET BOMBARDEMENT D'AMOUR

Irène s'y était rendue avec sa mère, friande d'arts divinatoires, prête à tout pour libérer sa fille de son cortège de maladies psychosomatiques : spasmodie, crampes d'estomac, allergies multiples.

Et voilà que le fringant Robert,

ex-comptable reconverti en chauffeur livreur, leur affirmait, avec un aplomb d'enfer, pouvoir les « désenvoûter », les « exorciser » de leurs maux.

Stupeur ! Et si ce « guérisseur » autoproclamé n'était- autre que la Providence-incarnée ?

« Qu'avais-je à perdre, interroge Irène, entre une mère dépressive, passée par une tentative de suicide, un père violent et parano, vivant heureusement au loin, un frère borderline ? Dans cette ambiance délétère, les visites de Robert chez mes grands-parents où nous vivions, étaient plus que bienvenues », se souvient-elle. « Nous ne pouvions nous en passer ».

« Il nous imposait des passes magnétiques, nous massait avec des lotions à base de plantes hors de prix. Puis il allumait des bougies et nous soumettait aux séances d'exorcisme en latin. Ma mère, qui n'était pas très argentée, a fini par se rebeller contre cette « pompe à fric » et a jeté l'éponge ».

« En revanche, l'effet placebo a fonctionné sur moi, poursuit Irène. Je me suis sentie mieux. Tant et si bien qu'à mes yeux, Robert s'est rapidement imposé comme le sauveur. Il était « LA » solution, celui qui allait me sortir de ma prostration. Aussi irrationnel que cela paraisse, quand on atteint le fond - comme je l'avais fait - il faut bien croire en quelqu'un ou quelque chose. Question de survie ? »

« Il est possible aussi qu'il ait été pour moi un père de substitution. Pour la première fois, j'avais une image masculine bienveillante. J'ai décidé de le suivre ».

PENDANT PRÈS DE 30 ANS, POURSUIT IRÈNE, IL NOUS A FAIT PRENDRE DES VESSIES POUR DES LANTERNES

« D'autant que notre rencontre ne devait rien d'un hasard, me répétait-il. Nous y étions prédestinés, lui en tant que « maître spirituel » investi par des forces divines, moi en tant « qu'élue » par ces mêmes forces. Nous avions pour mission d'effectuer sur nous-mêmes un important travail de purification. Car le monde, peuplé de forces maléfiques, courait à sa perte et nous devons nous préparer à l'Apocalypse ».

« Persuadée d'être un pion essentiel dans la lutte contre le Mal, il m'était impossible de faillir à ma tâche », souligne Irène. Tout d'un coup, j'existais, j'étais reconnue, appréciée à ma juste valeur. Avec Robert, nous allions sauver le monde ! »

UN ENDOCTRINEMENT « PSEUDO-TEMPLIER »

« Nous avons eu une liaison sentimentale pendant environ un an. Année pendant laquelle nous avons écumé toutes les boîtes de nuit de la Côte d'Azur. Robert fréquentait des gens peu recommandables. Rétrospectivement, je le vois comme un voyou, mais à l'époque, son charisme et sa bienveillance m'aveuglaient. Au point que tout l'argent de mon travail -j'étais représentante pour une grande librairie- passait dans nos frasques ».

« J'ai fini par lui avouer que j'étais davantage attirée par les femmes. Qu'à cela ne tienne : Il m'a chargée de lui trouver des recrues, autrement dit des proies, ce que j'ai fait, pour mon plus grand remords encore à ce jour. Je lui ai présenté ma compagne France, tout en découvrant l'existence de sa femme et de sa fille, qu'il tenait cloîtrées ».

« Pendant près de 30 ans, poursuit Irène, il nous a fait prendre des vessies pour des lanternes. Au départ, nous étions quatre ou cinq à nous rassembler autour de lui, dans la librairie ésotérique de mon oncle. Nous buvions ses paroles. Nous adhérons à ses croyances néo-templières, ou supposées telles ».

Robert disait appartenir à l'Ordre nouveau du Temple de Jérusalem, dont le siège était en Suisse et dont l'avatar serait, dix ans plus tard, l'Ordre du Temple Solaire. Ce même OTS dont la dérive sectaire a conduit à la catastrophe qu'on sait : 74 morts immolés en Suisse, dans le Vercors et au Québec », entre 1994 et 1995.

NOUS DISPOSIONS DE TOUT UN ARSENAL : 3.600 MUNITIONS, 150 ARMES À FEU, DES GRENADES, DES CALIBRES 30X30

« Pour une raison que j'ignore, Robert a fait sécession. Nous devions créer un ordre plus pur, plus dur, disait-il. Ce fut l'Ordre du Temple du Chevalier de Blacas, aux croyances fondées sur une inversion des valeurs : le Christ n'était pas le vrai Messie, assurait-il. Le monde était soumis à des forces maléfiques et le serait jusqu'à la

survenue de l'Apocalypse ».

« En attendant, nous devions garder sur nous l'image satanique de Baphomet (idole mystérieuse à tête de bouc, que les chevaliers de l'Ordre du Temple furent accusés de vénérer), considéré par Robert comme « le porteur de lumière ».

« Nous nous soumettions à une discipline de fer pour accéder au summum de la pureté, qui seule nous empêcherait de sombrer dans les ténèbres. Robert affirmait avoir atteint ce seuil. D'où son lien direct avec le Père qui lui dictait ses divins messages. Autrement dit, le chemin à suivre ».

Ainsi, la pseudo-révélation d'un prochain tsunami sur Nice leur fait-il prendre la direction de Montpellier. Irène y trouve un emploi dans les assurances, loue une maison dans un village proche, s'y installe avec sa compagne. Mais se voit contrainte d'héberger -à ses frais -le gourou et sa famille à l'étage supérieur.

Qu'importe : elle a la foi du charbonnier chevillée au corps et engage de nouveaux adeptes, subjugués par son enthousiasme. Une quinzaine rejoindront les rangs de la secte apocalyptique.

À LA RECHERCHE DU « TRÉSOR DES WISIGOTHS »

Persuadés d'être entourés d'Aliens, anges déchus prêts à pomper leur énergie vitale, les adeptes, terrorisés, s'organisent en commando de survie.

« Il nous a fallu trouver d'urgence un lieu où nous pourrions nous réfugier dès qu'apparaîtraient les cataclysmes annonciateurs de l'Apocalypse.

« Cet endroit, selon les directives divines transmises au gourou, devait se situer à l'écart des grands axes, mais proche de lieux « positivement chargés » tels que des commanderies templières ou des châteaux cathares ».

C'est ainsi qu'à l'écart des curieux s'établit un campement de fouilles dans l'Aude, non loin du Pic de Bugarach, futur lieu de ralliement de millénaristes à la veille de l'an 2000.

Pour Robert, il ne s'agit rien moins que d'exhumer le « Trésor des Wisigoths », reliquat du butin du légendaire Abbé Saulnières, enfoui dans la région de Rennes Le Château.

Chaque jour apportant son lot d'injonctions -parfois contradictoires- venues du « Père », l'Ordre du Temple du Chevalier de Blacas devint « l'Ordre du Lys Wisigoth ».

« Le trésor, aux dires du gourou, contenait les trophées du Temple de Salomon à Jérusalem, notamment l'Arche d'Alliance enlevée par les Romains, puis pillée par les Wisigoths. D'une importance capitale, car issue d'une technologie extra-terrestre, l'Arche nous ouvrirait l'accès à une base souterraine de vaisseaux interstellaires. Seuls les êtres purs seraient alors en mesure de combattre les Aliens, ces prédateurs extra-terrestres et de favoriser la venue du vrai Messie ».

« Plus c'était gros, plus ça passait ! »

« Nous vivions dans un état de stress permanent, croyant dur comme fer à son catéchisme « gloubiboulga ». Pendant 30 ans, j'ai tenu prêt un sac à dos rempli d'affaires de première nécessité, au cas où nous serions attaqués ».

« Les fouilles se sont poursuivies de façon ininterrompue pendant 18 ans. Nous agissions à la façon d'un commando, en arrivant au campement la nuit pour éviter de nous faire repérer. Nous portions des treillis et des rangers. Notre groupe comptait un gendarme qui fut chargé de se procurer des armes, si bien que nous disposions de tout un arsenal : 3.600 munitions, 150 armes à feu, des grenades, des calibres 30x30, de quoi abattre des sangliers. Robert avait un pistolet chargé sur sa table de nuit et je ne me déplaçais jamais sans ma carabine Winchester. Nous nous entraînions au tir loin de toute habitation ».

« Sur notre campement, nous avons construit des cabanes, creusé des galeries immenses et des puits atteignant 15 m de profondeur. Nous aurions pu avoir de graves accidents, leurs parois étant mal étayées et un membre de la secte a failli perdre la main en maniant des explosifs ».

Robert nous avait fourni une liste invraisemblable de matériel à acheter : groupes électrogènes, treuil, carburant, provisions alimentaires. De quoi tenir un siège, quand surviendrait l'apocalypse. Nous avions même un outil à découper les glissières de sécurité d'autoroute, pour pouvoir s'en échapper au cas où nous y serions bloqués ».

DES ESCLAVES ENTRE HUMILIATION ET TERREUR

D'où provenait l'argent ? « De ceux qui, comme moi, avaient un travail. Mon amie France était assistante dentaire, Françoise -épouse du kiné Philippe- était infirmière et sage-femme, Catherine était chevrrière et fournissait toutes les bonnes tables de la région en fromages de chèvre. D'autres vivaient illégalement des Assédic.

« Seul, notre gourou ne dépensait rien, mais nous saignait aux quatre veines pour obtenir son 4x4, une maison, des vêtements de marques, des pièces d'or, des bijoux. Un membre de la secte avait volé les Napoléon de son père, pour les fondre et créer des médailles à l'effigie de Baphomet. »

« Le paradoxe est que seule sa garde rapprochée, qui ne le quittait pas -et donc ne travaillait pas-, méritait sa confiance. Les autres, comme moi, qui faisons bouillir la marmite, étions « pollués » par leur environnement professionnel impur. Nous avions beau passer nos week-ends, toutes nos vacances à creuser la terre, jusqu'à l'épuisement, nous étions suspects. Il ne nous faisait pas confiance. L'ombre des aliens nous suivait ».

« A la maison, nous vivions terrés, volets clos, avec interdiction d'aller dans le jardin. Notre téléphone était sur écoute, nous avait-il averti. Si bien que chacun se méfiait de son voisin et était encouragé à la délation. Nous confessons nos propres erreurs d'au-

tant plus volontiers que le gourou affirmait avoir un charisme de clairvoyance. Nul ne pouvait échapper à son emprise. »

« Robert a exercé un « droit de cuissage » sur toutes les femmes du groupe, prenant un plaisir pervers à défaire les couples et à gérer la vie sexuelle de chacun d'entre nous comme il l'entendait. Après s'être « servi » de ma compagne France, il l'a « assignée » à Agnès, puis est passé à Françoise, la femme de Philippe l'obligeant à lui offrir un 4x4 ».

« En ce qui le concerne, le manège a perduré jusqu'à l'arrivée d'Olivia, 14 ans, la nièce d'un membre du groupe. Il l'a d'abord donnée en pâture à deux adeptes, avant de se l'approprier définitivement. Plus personne n'a eu le droit de toucher à la femme du chef »

Mais lui poursuivait son œuvre de sabotage des couples. Toutes mes tentatives de retrouver une compagne étaient systématiquement torpillées. Il jubilait alors et me disait : « ma pauvre Irène, tu t'es encore plantée ! » Diviser pour régner était son plus grand plaisir.

UNE DÉCHÉANCE PHYSIQUE ET PSYCHIQUE

Dans sa quête de pureté, le commando s'astreint à un régime « anti-prédation » strict.

Interdiction de tuer un animal, de porter du cuir, de la laine ou boire du lait.

« Nous étions végans avant l'heure. En outre, il nous était interdit de boire de l'eau pure, au prétexte qu'elle favoriserait le vieillissement de nos cellules. Seuls le café et le thé étaient tolérés, tandis que l'alcool était plus que recommandé. Robert évoluait en permanence entre deux vins et plusieurs d'entre nous ont sombré dans l'alcoolisme. »

En 1998, les fouilles que plusieurs groupes millénaristes mènent dans l'Aude sont formellement interdites, en raison de leur dangerosité. Selon le gourou, cette interdiction, émanant du Père, ne serait que provisoire. Après avoir œuvré en vain pendant 18 ans, le groupe pourra creuser à nouveau dans peu de temps.

Ce temps ne viendra jamais, mais la poigne de fer vissant les adeptes ne se desserre pas pour autant, car « l'Apocalypse approche ».

« L'entreprise de démolition a poursuivi son œuvre. Robert soufflait le chaud et le froid, nous traînant plus bas que terre, avant de nous encenser de nouveau, sans que l'on ne sache jamais sur quel pied danser. Nous étions totalement assujettis et infantilisés. »

« Il pouvait faire une scène parce que les frites ou les carottes n'étaient pas coupées comme il l'entendait. Nous devons jeter les cageots de fruits frais, que nous payions de nos propres deniers, s'ils n'étaient pas à son goût. Nous n'avions pas le droit d'aller aux toilettes, si nous étions sur son chemin. Nous attendions la nuit pour nous y rendre ».

« Comme il se disait guérisseur, nous

n'avions nul besoin d'aller chez le médecin. Les séances de magnétisme et les huiles essentielles suffisaient à nos soins. Si France, chez qui il avait « décelé » un cancer des ovaires et si Catherine, atteinte du Sida, étaient encore en vie, c'était, disait-il, grâce à lui ».

« J'avais acheté, sans lui dire, une petite maison de village proche de Montpellier. Il me l'a amèrement reproché. Il fallait que les biens acquis par la communauté soient à son nom ».

LE DOUTE ET LE VERTIGE DE LA SORTIE

Comme l'était une bâtisse en ruines que Catherine avait acheté sous sa contrainte dans le Larzac, notamment pour y cacher les armes. Elle y a vécu misérablement, sans eau ni chauffage, par 5° C l'hiver, réduite aux corvées de bois et de puits, tandis qu'il détournait à son profit les subventions de l'Europe qu'elle touchait pour son élevage de chèvres.

Lui, après avoir quitté sa famille, s'était installé dans un autre village du Larzac, obligeant les adeptes à lui fournir nourriture, livres, DVD, chaque week-end.

« Après l'abandon des fouilles en 1998, le doute s'est instillé en moi. J'approcherais bientôt de la cinquantaine, sans avoir rien fait de ma vie personnelle. Était-il possible que je me sois fourvoyée pendant près de 30 ans, que j'aie été utilisée comme une esclave pendant toute ces années ?

« Fin 2000, j'ai rencontré Amandine, une jeune fille de 24 ans ma cadette.

Elle avait été rejetée par Robert et le groupe, mais me séparer d'elle était inconcevable. C'est alors que mes yeux ont commencé à se déciller. Petit à petit, j'ai compris le mode de fonctionnement de l'escroc, du pervers narcissique, du paranoïaque qu'était Robert ».

« Mon écœurement, ma colère ont atteint un point de non-retour en 2003, quand j'ai réalisé l'état de déchéance dans laquelle se trouvait Catherine. Il ne s'était pas contenté de la mettre sur la paille, mais à la suite de douleurs dans la mâchoire, il l'a convaincue de se faire arracher toutes les dents, la persuadant qu'elles repousseraient. Et il s'est trouvé un dentiste à Millau pour accomplir cette extraction honteuse ».

« J'ai réuni un petit groupe pour les mettre devant le fait accompli : nous nous étions trompés de chemin de vie, nous avons été abusés pendant des années. Nous devons sortir de l'emprise du gourou. Certains craignaient qu'il ne leur jette un sort et n'ont pas voulu partir. J'ai cependant réussi à convaincre trois adeptes de me suivre ».

« Quand vous sortez d'une telle épreuve, vous êtes désemparé, vous avez l'impression que votre vie n'a plus aucun sens, qu'elle n'a été qu'une gigantesque parenthèse ».

Irène et Catherine se sont tournées vers l'avocat Jean-Pierre Jougla, conseiller juridique de la Fecris (Fédération européenne des centres de recherche et d'information sur le sectarisme) et membre du conseil d'ad-

ministration de l'Unadfi (Union nationale des associations de défense des familles et de l'individu victimes de sectes).

« Lui et son épouse Sonya Jougla, psychologue, nous ont énormément aidées à sortir du gouffre. Des médecins nous ont rassurées : Catherine a appris qu'elle n'avait jamais eu le sida, de même que le cancer des ovaires de France était une pure invention. Une manœuvre de Robert pour les affaiblir davantage et les maintenir sous sa coupe ».

« En 2004, une instruction judiciaire a été ouverte à Millau, l'affaire a duré cinq ans, mais la loi About-Picard de 2001 contre l'abus de faiblesse, passible de 5 ans de prison et 375 000 euros d'amende, n'était pas rétroactive. Le procès a débouché sur un non-lieu en 2009. Nous avons fait appel, mais on nous a demandé des « preuves matérielles » de notre préjudice moral ! Puis le temps a passé ».

« En fin de compte, il y a eu procès pour détention illégale d'armes et Robert a été condamné à 4 mois de prison avec sursis (qu'il avait déjà réalisés en préventive). ».

« Quand il est mort, en 2014, Catherine et moi sommes allées sur sa tombe. Nous voulions être sûres qu'il était bien sous terre. Catherine a écrasé son mégot sur la pierre tombale et a simplement lâché : « Ah, elle est belle ton apocalypse, pauvre con ! »